

des discussions. Sa mémoire, vraiment extraordinaire, le servait admirablement dans ces joutes de la pensée, où son tempérament combatif se plaisait et où il excellait. Sa connaissance de l'espagnol, de l'italien et de l'allemand lui rendait faciles les citations de la littérature et de la presse étrangères ; et l'adversaire peu renseigné qui se risquait à croiser le fer avec lui disparaissait bientôt sous les textes. Et c'est à coups de documents irréfutables qu'il faisait et refaisait, pendant la guerre, le procès de l'Allemagne, de sa doctrine et de ses crimes, sans jamais se lasser et sans jamais être vaincu. Il ne faisait pas bon d'être neutre avec le Père Rigaud.

Envoyé à Québec par ses Supérieurs en 1909, il dirigea la maison de la rue Ste-Ursule de 1911 à 1917, s'adonnant, en même temps, avec le plus grand zèle, et non sans un succès considérable, au ministère de la prédication. Sa parole chaude et vibrante, parfois même un peu trop éclatante, était empreinte d'une telle ardeur et d'une telle conviction qu'elle entraînait, à la fois, les esprits et les cœurs. Il plaisait particulièrement aux auditoires cultivés. Sa phrase abondante, mais toujours correcte, sa dialectique puissante, l'étendue et la variété de ses connaissances littéraires, la tournure apologétique qu'il excellait à donner à ses sermons et sa solide doctrine faisaient du Père Rigaud l'un des orateurs sacrés les plus appréciés de notre classe instruite.

Le Père Rigaud joignait aussi au ministère de la prédication le ministère assidu des âmes. Sa direction était recherchée ; ses avis, respectés. Et, au milieu de cette activité sacerdotale débordante, il trouvait encore moyen de se tenir au courant des publications les plus récentes. Rarement, on le prenait au dépourvu sur le dernier livre ou même sur le dernier article de revue un peu intéressant. Il n'était étranger à aucune manifestation sérieuse de la pensée humaine ; et sa puissance de lecture était merveilleuse.

Tant d'études, d'efforts et de travaux, tout en donnant au Père Rigaud une compétence et une influence peu ordinaires, ne pouvaient manquer d'user rapidement ses forces. Depuis deux ans surtout, il était évident que sa santé déclinait. Mais son énergie restait intacte. Aux heures les plus angoissantes de la guerre, il avait une surabondance d'optimisme que rien ne put jamais diminuer. Seulement, un observateur attentif pouvait facilement voir que l'âme usait le corps. Et, lorsqu'il y a quinze jours à peine, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, atteint de fièvre typhoïde, sa force de résistance était déjà notablement affaiblie ; et son cœur, malade depuis plusieurs mois, fut incapable de surmonter la crise.

Le Père Rigaud est mort avec le même courage et la même foi qu'il a vécu. Il a gardé sa connaissance jusqu'à la fin, se